

DOCUMENT EXCEPTIONNEL

Récemment paru dans le Bulletin n° 3/97 « DISSIDENCE *RÉSISTANCE* INDOCHINE »
de la Fédération des Réseaux de la Résistance en Indochine (F.R.R.I.C.)

LE MÉDECIN DE HOÀ-BINH

Souvenirs du Médecin Général L. Horte écrits en 1995.



Ce témoignage est également publié dans « JOURNAL des COMBATTANTS » n° 2552 du 18 Avril 1998 par
R.J.P

Le Médecin Général des Troupes de Marine **Laurent PORTE**, alors Capitaine, était un spécialiste de la médecine de brousse en Indochine comme l'était le Médecin Capitaine **QUEGUINER** dont le Journal des Combattants a publié des témoignages. Les médecins de brousse devaient «savoir tout faire», y compris pratiquer des opérations urgentes - donc prendre des responsabilités - ce qui explique que beaucoup furent - tôt - des Résistants. Le médecin général Laurent PORTE fut le premier médecin déporté par les Japonais aux camps de Hoà-Binh (Tonkin) - camps homologués de déportation et surnommés très justement «Camps de la mort» à cause de la mortalité effarante qu'on y connaissait. Le médecin général L. PORTE est délégué pour la Provence de la Fédération des Réseaux de la Résistance en Indochine 1940-1945.

R.J.P.

"LE" MEDECIN DE HOA BINH.

Souvenirs du Médecin Général L. PORTE écrits en 1995 : document exceptionnel.

" Me rendant compte que je suis le seul survivant de l'équipe de quatre camarades qui ont vécu une période peu connue de l'hôpital de LANESSAN à HANOÏ, dans l'époque tragique 45-46, je pense devoir, pour leur mémoire, en porter témoignage. Cela m'amènera à évoquer la fidélité de mes amis Chinois et m'obligera, vous l'excuserez, à parler de ma personne.

Fin 42, M. HENG-PHONG-TSAO, Consul de Chine à SAIGON avait dû quitter son poste pour échapper aux Japonais. Médecin-chef de la Province de KONTUM dans les Hauts Plateaux moïs de l'ANNAM - et résistant -, je réussis à le camoufler en brousse avec son épouse et les membres de la Légation en assurant évidemment leur suivi médical.

Après plus d'un an de clandestinité, en Décembre 1943, les services secrets japonais parvinrent à les retrouver. Après hésitation, ils ne furent pas jugés aptes à rejoindre la Chine par les pistes de brousse à travers le Laos - itinéraire où je m'étais proposé de les conduire. Ils furent faits prisonniers et déportés dans le Nord-Tonkin.

Quant à moi, ayant réussi à l'Assistanat mais ayant refusé l'affectation à l'Hôpital de LANESSAN pour rester auprès de mes équipes je reçus l'ordre le 7 Mars 1945 de rejoindre d'urgence à HANOÏ le Commandant INFELD, parachuté de CALCUTTA pour prendre le commandement du Groupement du Plateau de KHAN-KAI. Il m'avait demandé comme Médecin et Adjoint Opérationnel.

Après six années de brousse, je débarquais à HANOÏ dans la soirée du 8 Mars 1945 au milieu de soldats japonais qui avaient installé des mitrailleuses à tous les coins de rues.

La suite mérite d'être contée tellement elle me paraît marquée par la fatalité.

Les Japonais ayant levé leur siège, l'Etat Major clandestin avait fixé notre départ le lendemain matin à 6 heures par le seul avion restant à BAC-MAÏ. Le 9 Mars nous étions à l'heure à l'aérodrome, mais le PO-TEZ-25 refusa de démarrer. Le Colonel Cot,

la Base et son Chef mécanicien ayant demandé 24 heures pour réparer, un nouveau rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. INFELD rejoignit alors le sous-sol de l'Etat Major, et moi l'Hôtel Métropole.

Les Japonais attaquèrent le soir même vers 20 heures. J'avais retrouvé à l'hôtel le Médecin Capitaine FARGES, brillant chirurgien de l'Hôpital LANESSAN et résistant : il fut tué à mes côtés en essayant de rejoindre son poste. (Ce chirurgien avait déjà camouflé des aviateurs US ...).

Fait prisonnier le 9 Avril à la Citadelle, je fus envoyé à HOA BINH, seul officier dans le premier convoi de 1.500 sous-officiers et soldats qui quitta HANOÏ le 27 Juin 1945. A l'arrivée, 700 hommes furent dirigés sur notre camp, le Camp des Calcaires. Les Japonais, à grands renforts de coups de bambous, nous firent édifier des paillotes somnifères.

L'une de ces paillotes, qualifiée d'"infirmerie" était dotée d'une cantine contenant quelques pansements, une petite boîte de quinine, une autre d'aspirine, de rares instruments de petite chirurgie et un thermomètre. Aucun de mes efforts n'a pu aboutir pour étoffer cette dotation, ni même en obtenir le renouvellement.

Pas de moustiquaire, ni d'eau potable. Nous buvions l'eau boueuse de l'arroyo qui passait au bas du camp, sans pouvoir la traiter ni la faire bouillir. Les cuisines consistaient en trois gros chaudrons que les gardiens avaient interdit de recouvrir d'un toit. Ainsi les jours de pluie il était impossible de faire cuire notre seule et maigre nourriture, le riz, qui était distribué cru, et nous étions contraints, affamés, de continuer le travail. A ce régime, en deux semaines, nous étions tous terrassés par le paludisme et pire, par la dysenterie.

Le travail consistait à creuser des tunnels dans les collines escarpées de la Moyenne Région et à monter par équipes de deux de lourds madriers sur les épaules nues. Les pieds s'enfonçaient dans la glaise détrempée. A chaque défaillance, les prisonniers étaient relevés à coups de trique. Les malades subissaient le même sort. Le plus terrible géolier était un Adjudant-chef, sur nommé " KOURA-KOURA ". (je ne garantis pas l'orthographe).

Nos compatriotes étaient tous de jeunes et solides gaillards qui résistèrent longtemps à cette effroyable misère. Le premier décès intervint exactement après un mois, mais ensuite ils se renouvelèrent quotidiennement, un par jour pendant près d'une semaine, puis deux, puis trois. Les brutes japonaises s'acharnaient avec leurs bambous sur les malades qui ne pouvaient plus avancer. La plupart mouraient en chemin. Quand l'accès à "l'infirmerie" était autorisé c'était pour y mourir.

Il était évident qu'aucun d'entre nous ne sortirait vivant de ce camp; à nos misères physiques s'ajoutait ce désarroi psychologique. Ceux qui avaient encore la force morale d'analyser la situation ne pouvaient concevoir d'autre issue que l'évasion, bien que très aléatoire dans cette région aux populations hostiles, autant que la nature. Ainsi, dans le camp voisin, deux camarades métis, que la nature avait dotés d'un aspect physique absolument indochinois et qui maîtrisaient bien la langue, tentèrent l'aventure. Ils furent dénoncés et rattrapés en 48 heures. Pendus par les pieds à des branches par les Japonais, ils furent décapités devant leurs compagnons.

Je n'étais pas plus fort que mes camarades et certes je pensais comme eux à mes parents qui n'avaient aucune chance de me revoir, mais j'avais l'énorme avantage de n'avoir ni femme ni enfant. Un jour, pris d'une crise de fureur incontrôlée, je me suis révolté. Je suis allé vilipender le chef de camp, un capitaine, lui déclarant que son pays perdrait la guerre et qu'il devrait répondre des crimes qu'il commettait. Fou de rage, les yeux exorbités, il ordonna à un Adjudant-chef de se jeter sur moi: Il me tabassa très sévèrement tandis que son chef continuait à vociférer. Et pourtant il s'agissait d'un des rares personnages à figure humaine de ce camp. En me chargeant brutalement sur ses épaules, je pense qu'il m'a sauvé la vie en me soustrayant à la fureur de son chef qui aurait dû m'être fatale.

Le soir même, à la nuit tombée, le bastonneur japonais vint me chercher. Mon dévoué infirmier FAUP ne put dissimuler son angoisse. Inutile d'ajouter que le sort des malheureux métis me vint à l'esprit. Dans l'obscurité, par un parcours détourné, je fus conduit à une grande paillote qui,

éloignée de celle de l'Etat-Major, devait être le logement des sous-officiers; elle était inoccupée. Le Japonais, qui ne parlait ni français ni anglais, me fit comprendre qu'il m'avait brutalisé sur ordre; en remplissant mes poches de café (que nous n'avons d'ailleurs pas pu utiliser) et de fromage provenant de SINGAPOUR, puis me fit signe de repartir vite. Je revois encore la figure de FAUP à mon retour.

Un autre Japonais m'a surpris aussi par un mouvement humain. Un début d'après-midi alors que le camp était désert, il vint s'allonger quelques instants sur le sol près de moi pour me dire en partant " French Doctor, very sympathetic".

Le 17 Août, je ressentis une forte fièvre suivie de délire car ma température, aux dires de FAUP, atteignit 41°5! Le lendemain matin, je repris conscience; je ne souffrais pas mais je ne pouvais remuer les membres inférieurs. J'étais atteint de paraplégie et je m'attendais au traitement habituel des malades, à savoir la volée de coups de bambou qui ne pourraient me redonner ma mobilité. Je ne pouvais que me résigner. Contre toute attente, le terrible "KOURA-KOURA" tant redouté arriva avec des baguettes d'encens qu'il alluma aux quatre coins de ma civière, puis partit en me laissant quatre bananes. Je ne comprenais pas la raison de cette attitude car aucun d'entre nous ne pouvait imaginer la bombe d'HIROSHIMA ...

La Mission Américaine d'Armistice ne se rendit pas à HOA BINH. Elle exigea seulement le rapatriement des prisonniers sur la Citadelle de HANOÏ où elle contrôla les arrivants. Le Japonais, prétextant une pénurie de moyens de transport, firent traîner, évitant ainsi de résenter les six à sept loques humaines qui mouraient chaque jour dans notre camp. Les plus délabrés furent les derniers évacués. Je fis partie du dernier camion, le 27 Août avec un jeune compatriote de 25 ans qui mourut en cours de route.

Pour conclure: 120 décès sur 700! La décision d'extermination était évidente avec, outre la dégradation physique, la constante volonté d'humiliation. La plupart des survivants ont été marqués moralement de nombreuses années, certains à vie!

Réaliser en deux mois les mêmes images atroces des camps d'extermination nazis, voilà l'œuvre des Japonais à HOA BINH. Si la guerre avait duré deux semaines de plus, aucun d'entre nous n'aurait survécu. Domage que les détracteurs de la bombe atomique ne fussent pas parmi nous ...

A HANOÏ les Japonais qui avaient occupé plusieurs services de l'hôpital dès le 10 Mars, s'en étaient emparés en totalité début Avril, expédiant sans ménagement malades et blessés français à la Citadelle, sans se soucier de leur état. Puis, après le bombardement atomique de HIROSHIMA et NAGASAKI, ils confièrent l'ensemble de l'hôpital au VIÊT MINH.

Après la défaite des Japonais, la Délégation Chinoise fut rapatriée à HANOÏ avec un retard causé par les inondations du TONKIN. Sitôt arrivée, le 11 Septembre 1945, son Chef devenu Consul Général se trouvait en conférence avec le Général LU HAN, Commandant en chef et les Autorités Américaines. Par un geste qui m'a profondément touché, alors que nous nous étions quittés à plus de mille kilomètres, il dépêcha son Chancelier TCHEN à la Citadelle pour savoir si, par un hasard fort improbable, je ne me trouverais pas parmi les prisonniers. Monsieur TCHEN me conduisit alors auprès du Consul Général - qui quitta la conférence pour me saluer et s'excuser de ne pouvoir me faire libérer sur le champ à cause des réticences des Américains. Mais, en me priant de rejoindre la Citadelle, non sans m'avoir fait apporter un somptueux repas, il m'affirma que je serai libéré le lendemain.

Il tint parole. Je sus, après, qu'il avait déclaré aux Américains - qui ne voulaient créer aucun précédent - qu'étant gravement malade il avait un impérieux besoin de soins. Je fus ainsi le seul prisonnier libéré le 12 Septembre. (N.B. : Jour de la capitulation japonaise à Singapour devant LECLERC). Mes camarades d'infortune demeurèrent à la Citadelle jusqu'à la fin Octobre, toutefois avec un régime "assoupli".

Après la reddition des Japonais, la Mission Américaine exigea la libération de trois services de l'hôpital pour accueillir les malades français rapatriés de HOA BINH. Pour occuper ces postes, elle demanda des volontaires parmi les médecins français prisonniers.

Ce furent le Médecin commandant JOSPIN, chargé de l'Administration Générale; le Médecin commandant SEYERLICH, chirurgien; Léon FLOTTE, ORL de la Marine, et moi-même pour le Pavillon de Médecine dit "des fiévreux et des contagieux". Ainsi, sans avoir fait de stage après ma réussite à l'Assistanat, me suis-je trouvé d'emblée Chef de Service !

Cependant les Viêt Minh conservaient la majorité des services hospitaliers. Nous étions sous la protection toute morale de la Mission Américaine mais considérés comme prisonniers au même titre que nos camarades de la Citadelle; prisonniers des Chinois après l'avoir été des Japonais ...

Nous nous installâmes dans quatre chambres à l'étage du Service des Contagieux, dans une atmosphère de grave insécurité entretenue par l'omniprésence des Viêt Minh. Heureusement, la porte de l'hôpital était tenue par une garde militaire chinoise, ce qui me permettait d'aller en ville de jour comme de nuit.

En effet, comme la circulation en ville était réglementée par le couvre-feu, le Consul Général de Chine m'avait fait remettre de petites cartes imprimées en caractères chinois dont j'ignorais la signification; mais lorsque je les montrais aux sentinelles chinoises qui barraient toutes les rues, celles-ci me présentaient les armes ...!

Parmi le petit groupe de boys Tonkinois, certains étaient restés très attachés aux Français. A trois reprises, ils nous prévinrent que les Viêt Minh projetaient de nous assassiner dans la nuit. Les nombreux meurtres de Français perpétrés à cette époque nous obligeaient à prendre la menace au sérieux. En l'absence de serrure à nos portes, nous tentions de nous barricader avec des lits et des armoires. Personnellement, je pouvais certes quitter l'hôpital, mais j'ai tenu naturellement à partager l'angoisse de mes camarades; d'autant que j'étais le seul armé, le Consul Général m'ayant confié un pistolet automatique 9 mm. Heureusement, rien ne se produisit. Mais cette insécurité perdura jusqu'à l'arrivée des généreux LECLERC et VALLUY, le 19 Mars 1946.

(La captivité avait duré un an, dix jours)